

# SUR LA GUERRE ATOMIQUE QUE PRÉPARE LE CAPITALISME

J. POSADAS - 20 septembre 1972

Le problème de la guerre est un des thèmes essentiels qui domine la préoccupation des êtres humains, et donc du prolétariat. Mais se préoccuper ne veut pas dire avoir peur. Se préoccuper signifie se poser des questions : « Comment ferons-nous face à la guerre atomique ? Que va-t-il se passer avant, pendant et après ? Quel va être le comportement de l'humanité ? »

Dans le cas de la guerre atomique, comme dans n'importe quel autre cas où les classes entrent en jeu, et s'affrontent dans la lutte, il faut adopter l'analyse et la conclusion de classe, se baser sur les expériences et sur les conclusions qui en ressortent, et qui constituent à leur tour les bases pour de nouvelles expériences. Quel a été et quel va être le comportement du prolétariat ? De l'ensemble de l'humanité ?

La bourgeoisie tremble de peur devant la guerre atomique, mais elle n'a pas d'autre solution que de la faire. Elle tremble de peur parce qu'elle sent que cette guerre est sa fin. Elle a essayé de se construire des abris antiatomiques, comme aux États-Unis, où elle a fabriqué des logements à cent mètres sous terre, avec installations électriques, bains privés, équipement pour les employés ou le personnel domestique, et jusqu'à cinéma ! La bourgeoisie se prépare en croyant qu'ainsi elle va continuer à vivre.

Ceci est une réponse à l'angoisse de certains militants, qui disent que les posadistes sont d'atroces criminels parce qu'ils veulent la guerre atomique. Nous répétons que nous ne voulons pas la guerre atomique. Le programme des Bolcheviques y était opposé. Et quand on leur disait : « Mais alors, pourquoi faites-vous la guerre ? », ils répondaient : « Parce que eux la font ! Pour en finir avec la guerre, avec les massacres et l'oppression, il n'y a pas d'autre solution que de faire la guerre contre la guerre ! » Si quelqu'un inventait un moyen de remplacer la guerre et la guerre révolutionnaire, nous ne la ferions pas. Mais comme ce moyen n'existe pas, comme la guerre est inévitable parce que l'impérialisme va y recourir, alors nous nous y préparons, en nous appuyant sur les précédents historiques existants, qui sont le triomphe de 14 États ouvriers et de 16 États révolutionnaires.

Comme nous, le prolétariat n'a pas peur de la guerre atomique, parce qu'il se sent sûr dans l'histoire. Le comportement, l'action révolutionnaire du prolétariat, sont déterminés par sa préparation syndicale et politique, et par sa fonction dans la société, qui est indépendante de sa préparation syndicale et politique. Le prolétariat exerce une fonction dans la société en raison de son rôle dans l'économie. L'économie et la société lui enseignent que le capitalisme n'a pas une fonction nécessaire pour les relations humaines. Le prolétariat voit qu'on peut produire, reproduire, développer la production et augmenter la capacité de production, sans avoir besoin du capitalisme. Il voit que tout cela est le produit de la capacité et de l'effort humain, de l'esprit, de l'intelligence, et pour le moment, le produit de l'unification entre l'intelligence - qui élabore la science, la technique -, et l'effort, le travail humain que lui-même fournit. Demain, ce sera un tout unique. Le prolétariat sent que la société dépend de lui, mais il n'acquiert pas l'attitude d'orgueil et l'arrogance des autres classes. Il ne peut ni l'acquérir, ni en adopter les habitudes, les coutumes, la tendance sociale, la peur, que signifient le conservatisme et l'égotisme. Il ne peut pas le faire en raison de son rôle dans l'économie, parce qu'il sent que la production dépend de sa fonction. Il sent que le savant, le technicien, font partie de l'élaboration du travail humain, et n'appartiennent pas aux capitalistes, à ceux qui ont le pouvoir.

Ceux-ci utilisent la technique, la science, le travail humain à leur profit. Le prolétariat sent que la société dépend de lui, que c'est lui qui fait la production, et qu'il la ferait aussi bien sans le capitaliste. C'est pour cette raison que les syndicats d'aujourd'hui agissent déjà comme un double pouvoir, en s'érigeant en pouvoir. Ils éliminent le capitaliste. Le prolétariat possède déjà cette sécurité. Sa fonction dans l'économie et la société développe sa conscience, et crée en lui la tendance et les bases de la conscience communiste.

La production est collective. La grande industrie a donné comme résultat le prolétariat en tant que classe. Celui-ci a surgi du capitalisme et pas avant. Avant, le prolétariat existait, mais non constitué en classe. C'est la grande industrie capitaliste qui a donné naissance au prolétariat en tant que classe.

La fonction prolétarienne existait aussi à l'époque romaine, mais elle était alors seulement une fonction sociale dans la production et non une classe. Dans la société capitaliste, le prolétariat est une classe, et sa fonction dans l'économie est déterminée par la conscience que la production, dans la société capitaliste - c'est-à-dire dans la grande industrie - est collective. Le prolétariat participe au processus collectif de la production, dans lequel, pour fabriquer un produit, l'intervention collective de diverses fonctions est nécessaire. Il voit que la production est une fonction collective, et lui-même, dans son développement, est une partie essentielle de cette production.

Dans son développement historique en tant que classe, le prolétariat acquiert la conscience, la formation de parti, celle du Parti Bolchevique, qui lui donne conscience en tant que classe. Auparavant, cette conscience lui avait été donnée, partiellement et de manière très limitée, par la 1<sup>re</sup> Internationale et les partis socialistes. Après le triomphe de la Révolution Russe, et avec le parti communiste, le prolétariat acquiert la conscience solide que pour progresser, il faut transformer la société. La structure de la société, les relations de production et d'échanges, empêchent qu'il puisse y avoir une nouvelle forme de propriété. Car c'est la concentration et la centralisation de la propriété et de la production qui déterminent la grande capacité technique, sans laquelle il n'y aurait pas de grande production. Plus la concentration et la centralisation de la production sont grandes, plus la productivité augmente. Mais cette grande concentration exige la planification pour pouvoir rendre cent fois plus qu'elle ne le fait maintenant, et pour éliminer les perturbations que produisent la propriété privée et la concurrence, qui est la forme sous laquelle la marchandise se présente sur le marché.

Le prolétariat voit, sent, et se développe de cette façon. Le marxisme lui donne la conscience, qu'il ne peut acquérir par lui-même du fait de sa seule fonction dans l'économie. C'est le parti qui lui donne cette conscience, mais le parti s'appuie sur le fait que le prolétariat a déjà conscience du caractère collectif de la production. Le parti lui enseigne et développe en lui la compréhension et la conscience, (sans le parti il le fait pratiquement, mais il n'en a pas la conscience historique) que pour progresser, il est nécessaire de partir des niveaux, de la structure déjà atteints par la société capitaliste, c'est-à-dire la grande production centralisée. Il faut donc partir de cette concentration et de cette centralisation et leur donner une nouvelle forme. Quelle est cette forme ? C'est l'État ouvrier ! C'est de là qu'il faut partir pour construire le socialisme. Le prolétariat est conscient, il se sent sûr et ne craint aucune catastrophe, ni la destruction de l'économie, ni celle des richesses produites par la société. Il n'a pas peur, il sent qu'il ne perd rien. En raison de sa place dans l'économie, il n'a pas de conclusion égotiste.

La société capitaliste a concentré, centralisé les moyens de production, produit le grand développement industriel, la grande technification et la grande production, qui signifie obtenir une plus grande production en moins de temps. Sur cette base, on peut passer à la propriété collective, et tripler, décupler la production à bref délai.

En régime de propriété privée, toute la concentration et la centralisation de la propriété sont déterminées par le besoin d'accumulation du capitaliste, sans quoi il ne peut pas vivre. Sans l'accumulation, sans le développement du cycle du capital : argent - marchandises - argent, celui-ci meurt. Il doit se reproduire, et pour cela, il doit se baser sur les conditions socio-économiques existantes. Comme le capitalisme ne peut plus aujourd'hui augmenter sa capacité d'expansion, il doit se replier sur lui-même. La centralisation financière augmente, mais le nombre de capitalistes diminue, parce que la concurrence les élimine. Dans le même temps, les États ouvriers se multiplient, et l'État ouvrier démontre qu'il est capable, avec moins de moyens, moins de qualités, de traditions et de préparation, de faire en moins de vingt ans ce que le capitalisme n'a pas pu faire en deux cents ans.

Le prolétariat prend cela comme un exemple de ce qu'il va faire quand il se libérera de l'oppression bureaucratique. Il a la confiance et l'assurance d'être capable de refaire intégralement la société. Sa situation centralisée dans la production, dans laquelle chacun dépend de tous les autres pour produire, l'empêche d'organiser des sentiments égotistes, d'appropriation, de concurrence, de vanité. Toutes ces

conditions de l'être humain découlent de la propriété privée. Une fois éliminé le facteur qu'est la propriété privée, cette conclusion s'élimine aussi.

Le prolétariat entre dans la guerre atomique de cette façon-là, avec l'expérience historique de 14 États ouvriers et de 16 États révolutionnaires, qui sont dus à l'influence du prolétariat à travers la conception de l'État ouvrier, de l'organisation de la propriété étatisée et de l'économie collectivisée. Le reste du monde qui s'incorpore au progrès reprend l'image de l'État ouvrier. Le prolétariat voit cela dans les États ouvriers et en dehors d'eux, et il a la sécurité invincible de se sentir irremplaçable pour la société. Il n'a pas peur, car il ne perd rien : il n'a rien à perdre ! C'est ce que dit Marx : « Le prolétariat n'a rien d'autre à perdre que ses chaînes ». Mais maintenant, il n'a déjà plus de chaînes, il ne se sent pas enchaîné. Sans avoir encore son parti, le prolétariat sent qu'il est la classe qui organise l'histoire. D'où son attitude, politiquement très élevée, dans les États ouvriers, où il agit sans créer de conflits à la bureaucratie, ou quand il le fait, sans causer de préjudices à l'État ouvrier, comme à Gdansk et Stettin, comme en Hongrie, en Pologne et en Allemagne en 1953\*.

Le prolétariat entre ainsi dans la guerre en sentant qu'il n'y perd rien, mais qu'au contraire il y gagne tout ! Il n'a rien à perdre, et en revanche il a la sécurité, la force, la décision que lui donne sa fonction dans la société et dans l'économie, et qui entraînent le reste de la population.

La guerre atomique va déconcerter, bouleverser, épouvanter, faire perdre la raison à quantités de gens. C'est le prolétariat qui va ressentir le moins de tels effets. Ce sont tous les gens qui sont sans avenir, sans perspective, qui vont en souffrir. Par exemple, la bourgeoisie. Elle va mourir tout entière. Elle va se réfugier dans ses abris à cent mètres sous terre, et va y rester ! Elle cherche à s'assurer l'avenir et ce qu'elle fait, c'est s'enterrer.

Cependant le prolétariat démontre comment il entre dans la guerre. Le Vietnam, le Moyen-Orient, sont des preuves de cela, des preuves frappantes et concluantes du comportement du prolétariat. Celui-ci ne se laisse ni intimider, ni effrayer, ni diminuer. Il entre avec vigueur dans tous les aspects de la lutte de classes. Il le démontre au Vietnam et au Moyen-Orient. Malgré les menaces de l'impérialisme yankee de lancer la bombe atomique, il continue à appuyer le Vietnam et à l'impulser à poursuivre sa lutte.

Le déconcertement qui va suivre la guerre atomique, les crimes que va commettre le capitalisme, vont être immédiatement suivis de l'action instantanée, ininterrompue, du prolétariat pour réorganiser la société. Le prolétariat, en tant que classe dirigeante, attirera le reste de la population du monde. Le déconcertement sera pour le capitalisme, et pour la petite-bourgeoise qui va tendre à disparaître. Bien que, par sa fonction dans la société et dans l'économie, la petite-bourgeoise soit un résultat de l'existence des classes, et de la forme capitaliste de la production, elle subsiste encore comme résidu dans l'État ouvrier parce que celui-ci maintient certains rapports économiques capitalistes. Après la guerre atomique, ce n'est plus le cas, le prolétariat va en profiter pour liquider ce qu'il reste de capitalisme et de bureaucratie, s'il en reste quelque chose.

La Première Guerre Mondiale a donné comme résultat l'État ouvrier soviétique. Staline a fait tout son possible pour empêcher la révolution. La Deuxième Guerre Mondiale est venue, et il y a maintenant 14 États ouvriers et 16 États révolutionnaires. La troisième guerre mondiale sera la fin du système capitaliste. Ce n'est pas nous qui recherchons cette guerre, mais l'histoire est comme ça. Nous nous plaçons face à elle, telle qu'elle est, et nous prenons et mettons à profit tous les moyens que fournit l'histoire pour mener de l'avant les conclusions nécessaires pour la construction du socialisme. Nous regardons, non pas impassibles, mais avec l'émotion communiste, la tragédie que va signifier cette guerre pour des millions d'êtres humains. Mais ce n'est pas notre faute, et nous ne nous sentons pas coupables. Nous ne nous sentons pas responsables de décisions aussi inhumaines. C'est le capitalisme qui est responsable de tout cela. C'est pourquoi la décision du prolétariat et la nôtre est de ne pas nous laisser intimider. Nous ressentons tout le bouleversement et la douleur humaine du fait que des millions d'êtres humains vont être écrasés par la guerre atomique, mais nous ne nous sentons ni coupables, ni responsables de cela. Nous ne sommes pas intimidés, mais au contraire, nous nous sentons responsables de construire le socialisme en passant à travers ce borbier qu'est la guerre atomique.

Mais immédiatement après et pendant la guerre atomique, le sentiment collectif du prolétariat entraînera l'humanité. Celle-ci démontre qu'elle n'a pas peur de la guerre atomique, qu'elle n'a pas peur des conséquences de la barbarie capitaliste. L'humanité a un comportement très élevé, même dans les conditions où elle manque de partis de classe et de masse révolutionnaires. L'humanité se comporte comme il est nécessaire de le faire pour affronter la guerre atomique. C'est pour cette raison que nous n'avons pas peur des conséquences de la guerre atomique. Nous ne la voulons pas, nous ne la recherchons pas, et si nous pouvions l'empêcher, nous le ferions. S'il était nécessaire d'attendre vingt ou trente ans pour que la révolution socialiste triomphe sans guerre atomique, nous le ferions. Mais ce n'est pas un problème d'années : c'est une nécessité historique du capitalisme. La guerre atomique est inévitable et sera accompagnée avant, pendant, et après, par le triomphe mondial de la révolution socialiste.

J. POSADAS – 20 septembre 1972

Note :

Gdansk et Stettin : référence à la rébellion qui eut lieu en décembre 1970 dans ces villes polonaises sur la Baltique.